

naire de Ste-Thérèse, fait son éloge en ces termes :

“ Il arrivait à Ste-Thérèse à la rentrée de 1858.
“ Je me rappelle encore cet enfant aux joues roses, à
“ l’œil vif, timide sans gaucherie, modeste, avec des
“ allures libres et dégagées. Nous avons remarqué
“ — nous, les finissants de cette année, — ce com-
“ mençant plein de promesses. Nous suivions avec
“ intérêt ce petit homme qui menait si rondement
“ sa besogne d’écolier et ne se gênait pas d’écarter
“ de grands confrères pour se frayer un passage au
“ premier rang dans sa classe. Nous ne voyions
“ point, mais nous pouvions deviner quelle était
“ l’action de la grâce dans cette jeune âme dont la
“ vie était constamment irréprochable.

“ L’année suivante, nous ne revîmes plus le
“ jeune LaRocque à Ste-Thérèse. Il était allé conti-
“ nuer ses études à St-Hyacinthe, comme s’il n’eût
“ fallu rien moins que la sève de deux institutions
“ pour nourrir et développer toutes les énergies de
“ cette plante généreuse. Pour nous, nous avons
“ eu ses premières fleurs ; nous eûmes aussi les
“ fruits de son arrière-saison au collège.

“ P. LaRocque revint, trois ans après, faire ses
“ classes de rhétorique et de philosophie à Ste-
“ Thérèse. Il avait grandi, mais en restant le même
“ écolier que nous avons connu, sage, appliqué au
“ travail et à la piété, distingué dans sa tenue et
“ ses manières, dilatant vers le bien et le beau